

## Harar (Éthiopie), entre « la ville du sud » et la complexe réalité d'une ville gïgogne : la difficile redéfinition d'un terrain

La recherche que je mène porte sur l'impact du classement au Patrimoine Mondial d'un centre-ville historique sur le projet local urbain<sup>1</sup>. J'ai choisi de mener une comparaison entre deux villes, Alep en Syrie et Harar en Éthiopie, mais n'ayant pour l'instant travaillé que sur la seconde, ma réflexion se bornera à l'analyse du terrain d'Harar. Le fil conducteur du choix de ce terrain et des difficultés auxquelles je me suis confrontée est l'imbrication des échelles et la redéfinition des limites tant spatiales que sociales de mon terrain. La première difficulté fut de décider de définir Harar comme une ville du sud, et de poser alors la question de la mondialisation qui impose ses règles et ses pratiques par le biais d'une institution internationale comme l'Unesco. La seconde difficulté fut appréhendée sur le terrain : Harar est en effet une ville complexe et multiple qui ne se résume pas à l'addition d'une vieille-ville patrimoine et d'une extension moderne. La réalité spatiale de la ville ne coïncide pas avec sa réalité sociale ni avec les représentations des Harari<sup>2</sup> sur leur ville. Comment dès lors redélimiter mon terrain ? Choisir les limites physiques de la ville ? La ville telle que l'histoire l'a construite dans les représentations des Harari ? Ou encore choisir comme limite la réalité sociale des Harari largement éparpillés en Éthiopie et dans le monde ?

### HARAR, UNE VILLE « DU SUD » ?

Lorsque l'on fait le choix de travailler sur une ville appartenant à une aire géographique prédéfinie comme étant « le sud », par opposition à un « nord » ou un Occident dominant le monde, l'on ne peut échapper un exercice de définition et à la mise en œuvre de toute une batterie de précautions destinées à garder le chercheur de tout ethnocentrisme. Ce dernier essaie de se défaire de tout a priori culturaliste construit de longue date par les lectures des travaux de ses prédécesseurs, trop peu nombreux à venir du sud dont on parle, et par l'histoire mondiale qui a fait de ces terrains des espaces dominés, autrefois par la colonisation, aujourd'hui par la mondialisation.

Ayant fait le choix du terrain de la ville d'Harar en Éthiopie, dans une recherche ayant pour sujet l'impact du classement au Patrimoine Mondial sur la définition du projet local, il me fallait articuler les échelles locale et globale mais aussi penser aux possibles effets de la mondialisation, par le biais des critères de classement de l'Unesco, sur une ville africaine comme Harar.

Lorsque est en effet apparue la valeur d'universalité qui a permis la définition du Patrimoine Mondial en 1971, l'on a considéré pouvoir utiliser un seul et même système de valeurs, universel, pour définir le patrimoine partout dans le monde ; le patrimoine sortait des frontières européennes et se confrontait à d'autres cultures. D'où ce questionnement : le patrimoine, lorsqu'il se veut mondial, peut-il continuer de s'appuyer sur les mêmes critères de définition que ceux que l'on avait employés jusqu'à lors ? Et quels sont les acteurs de cette patrimonialisation universelle ? Sous couvert de Patrimoine Mondial, « universel et exceptionnel », l'Unesco ne se contente-t-il pas d'attribuer des degrés de civilisation, selon des critères qui lui sont propres, ou sait-elle prendre en compte les spécificités de chaque culture, ce qu'elle appelle les « valeurs locales », dans la définition du Patrimoine Mondial ?

<sup>1</sup> « Le patrimoine au cœur de l'urbain. Le projet local dans les villes du Patrimoine Mondial : une comparaison entre Harar (Éthiopie) et Alep (Syrie) ». Thèse commencée en octobre 2005.

<sup>2</sup> J'emploie le terme *Harari* au sens de l'ethnie de langue harari. Les habitants d'Harar ne se désignent pas comme Harari lorsqu'ils appartiennent à une autre ethnie, même lorsqu'ils vivent dans *Jugol*, la vieille ville.

L'expérience de la réalité du terrain devait finalement me sortir de ce clivage nord-sud. À Harar, l'initiative du classement est venue de l'extérieur, le savoir et les compétences techniques ont été importées, et le montage du dossier a finalement été réalisé par une équipe d'experts français (architectes, historiens et ethnologues), non en réponse à des directives venues d'Harar mais en fonction des critères de classement proposés par l'Unesco. Je croyais donc travailler sur une ville du sud soumise comme les autres à la pression de la mondialisation, à l'uniformisation des pratiques qui devait l'obliger à faire appel à des experts étrangers, et n'ayant pas les armes pour y résister.

En réalité, l'opportunité que représentait la reconnaissance par l'Unesco de la valeur patrimoniale de la vieille ville d'Harar a immédiatement été conçue par les autorités locales comme le moyen d'une forte affirmation identitaire et culturelle. Le patrimoine apparaît en effet toujours en tension entre une réponse à la demande du marché international et une nécessité locale : le Patrimoine Mondial agit comme un label permettant, localement, diverses affirmations identitaires et, mondialement, une valorisation économique, notamment touristique.

#### DU GLOBAL AU LOCAL : L'IMBRICATION DES ECHELLES

Le classement patrimonial suit donc à Harar les recommandations de l'Unesco qui devraient en toute logique influencer localement la politique de la ville. En réalité on assiste à une totale réappropriation locale du projet, fondée sur de forts sous-entendus politiques et identitaires, comme une sorte d'adaptation locale aux contraintes extérieures qui déjoue les fins de l'Unesco.

Le classement concerne *Jugol*, c'est-à-dire la vieille ville d'Harar, première extension urbaine ceinte dans ses murs et qui a conservée depuis le 16<sup>e</sup> siècle où elle a pris sa forme définitive son caractère original. L'histoire urbaine d'Harar, conquise par l'empereur d'Éthiopie Ménélik en 1887 puis occupée comme le reste du pays par l'Italie fasciste entre 1936 et 1942, ainsi que la topographie des lieux expliquent la linéarité du développement de la nouvelle ville hors les murs qui s'étend dans une seule direction, le long de la route de Dire Dawa et d'Addis Abeba. *Jugol* apparaît donc aujourd'hui excentré, au contact de la campagne agricole à l'Est et de la ville moderne à l'Ouest.

L'Unesco a donc requis pour le classement que soit définie à l'Est de *Jugol* une zone tampon d'où serait exclue toute activité autre qu'agricole et interdite toute nouvelle construction à l'exception des bâtiments de ferme. C'était réduire *Jugol* à un bien à conserver et donc à isoler définitivement de la modernité de la ville nouvelle et de la pression de l'extension urbaine. C'était oublier que si *Jugol* est pour les instances internationales un noyau urbain historique à protéger en tant que tel, il est pour les autorités Harari le cœur vivant de leur ville et de leur identité.

La région harari entend donc dans le nouveau schéma directeur de la ville qui est en cours de réalisation « remettre Jugol au centre ». La perspective à long terme est de transformer la région harari en une région totalement urbaine, coïncidant donc avec la ville d'Harar, et de substituer au modèle linéaire un modèle concentrique au cœur duquel se trouverait *Jugol*. Le projet est bien entendu en totale contradiction avec l'ambition de l'Unesco qui est de protéger la vieille ville en l'isolant quand les autorités entendent en faire le moteur du dynamisme urbain.

#### LA REDEFINITION DU TERRAIN

Ainsi le terrain de départ, la ville d'Harar, devait se redéfinir ou du moins s'affiner sur place. Car Harar est une ville-gigogne, une ville où ville et villages cohabitent, une ville multiple faite de diverses influences où l'identité harari est seule mise en avant.

Lorsque l'on parle de Harar ou du Harar, il est essentiel de définir le territoire dont il s'agit tant cette définition est lourde de sens pour les populations qui y vivent et pour les autorités qui les gouvernent.

Le premier noyau, *Jugol*, la vieille ville, est l'essence même de l'identité harari, porteur de tous les fantasmes. *Jugol* signifie « le mur » et désigne à la fois l'enceinte et l'espace circonscrit par cette enceinte. Le mur incarne la ville parce qu'il l'isole de l'extérieur et marque physiquement la limite entre urbanité et ruralité ; les Harari sont d'ailleurs identifiés par leur position par rapport au mur : *Ge* désigne la ville et les *Ge Usu* (les habitants d'Harar) sont ceux « de l'intérieur ». De la même manière identifient-ils leur langue<sup>3</sup> à leur ville et la nomment *Ge Sinan*, « la langue de la ville ». Beaucoup de termes se rapportant à la tradition et à la culture harari sont formés de la même manière : *Ge Gar* est la maison harari, *Ge Ada* la tradition harari etc.

Le terme *Jugol* désigne donc Harar dans sa première extension, la ville historique, homogène dans son organisation spatiale et sociale, en opposition à la campagne alentour. Elle est dans le discours des Harari qui vivent à Harar mais aussi dans celui des Harari de la diaspora<sup>4</sup> une sorte de mère-patrie, symbole de leur histoire et de leur identité. Sa reconnaissance internationale en tant que Patrimoine Mondial est dans le discours des Harari une sorte de revanche sur l'Histoire, leur ville ayant perdu son indépendance depuis sa conquête par l'Éthiopie chrétienne de Ménélik.

Le second cercle est la ville d'Harar dans son périmètre actuel. La ville commença à sortir de ses murs dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle et sa conquête par les Amhara. Alors que *Jugol* atteint approximativement 1,2km d'est en ouest sur sa longueur maximale, la ville nouvelle s'étend aujourd'hui sur 4,5kms. Et sa typologie est radicalement différente de celle de la vieille ville : quand cette dernière présente une incroyable densité de bâti et de population, des rues étroites, des impasses et des maisons à cour intérieure construites en pierre et isolées de l'espace public par de hauts murs, la ville nouvelle est beaucoup plus composite, mêlant de grands axes bordés d'immeubles modernes en béton et des quartiers à l'identité plus africaine, ressemblant à des villages où les rues comme les maisons sont en terre et les habitations regroupées en concessions à l'intérieur de clôtures végétales<sup>5</sup>. Dans cette partie de la ville, l'élément végétal est largement plus présent que dans *Jugol*, le caractère général des quartiers bien plus rural, et les Harari y sont quasi inexistantes. Questionnaires et observations ont d'ailleurs permis de montrer que les habitants de ces quartiers (qu'ils appellent « leurs villages ») ne se rendent que très exceptionnellement dans *Jugol* qu'il ne considèrent pas comme le centre-ville.

Le troisième cercle est la région harari dont on se rend rapidement compte que la naissance, à l'ère de la décentralisation, fut en elle-même un processus de patrimonialisation porté par les Harari. La région harari est l'une des neuf régions créées en 1991 en Éthiopie, mais son périmètre est si étroit comparativement aux autres<sup>6</sup>, sa population et la proportion de Harari sont si réduits, qu'elle est une exception incompréhensible si l'on ne considère pas l'histoire de la ville et de ses relations avec le pouvoir central. Depuis la perte de son indépendance dans les années 1880 qui signa le début de son déclin, Harar a en effet toujours cherché à retrouver une part d'autonomie et surtout à faire reconnaître sa singularité par rapport à l'Oromiya voisine, région des Oromo dont l'expansion a été fulgurante depuis le 16<sup>e</sup> siècle, poussant les Harari à enfermer leur ville à l'intérieur d'une enceinte. L'alliance de longue date des Harari avec les Tigréens qui renversèrent le régime socialiste du Derg en 1991 leur a permis lors de la fédéralisation du pays de gagner une région, dont la surface est minime en comparaison de l'aire d'influence historique d'Harar, le Harargué aujourd'hui situé dans l'Oromiya, mais dont le statut est rigoureusement égal à celui des plus grandes régions

---

<sup>3</sup> Le harari est une langue sémitique que les Harari sont les seuls à parler ; cette langue est toujours vivante, spécialement dans *Jugol* où tous les habitants la pratiquent y compris ceux dont la langue maternelle est l'oromifa ou l'amharic.

<sup>4</sup> Les Harari partis à Addis Abeba ou à l'étranger sont aujourd'hui plus nombreux que ceux qui résident encore à Harar. Par ailleurs, les Harari ne représentent plus que 11,9% des habitants de la ville d'Harar (où l'on dénombre plus de 55% de Amhara et 22% de Oromo), et 0,5% des habitants de la région harari si l'on inclut la zone rurale presque exclusivement peuplée de Oromo. Chiffres du schéma directeur de 1998.

<sup>5</sup> Il s'agit de *tukul*, des maison rondes bâties en bois et en terre avec des toits de chaume.

<sup>6</sup> Surface de la région harari : 310 km<sup>2</sup>

Population (recensement de 1994) : 143 587 hab.

Par comparaison, surface de la région Oromiya voisine : 360 000 km<sup>2</sup> ; population : 20 012 952 hab.

d'Éthiopie. Un travail sur le processus de patrimonialisation de la vieille ville d'Harar ne pouvait donc se faire sans un élargissement du terrain d'enquête à la région d'Harar dans son ensemble, et même au-delà à la diaspora harari.

Un quatrième cercle représenté par la diaspora harari peut en effet aujourd'hui se concevoir : le Harargué n'est plus qu'un souvenir de l'Histoire, et n'a de lien avec Harar que dans la mémoire des Harari. En revanche, l'importante émigration harari surtout composée de commerçants a conservé des attaches fortes avec Harar. Il s'agit bien souvent d'enfants de familles aisées, partis pour les uns à Addis Abeba<sup>7</sup>, pour les autres à l'étranger (Etats-Unis, Canada, Australie, Europe de Nord). Tous ceux qu'il a été possible d'interroger ainsi que leur familles restées à Harar confirment la persistance des liens avec la ville et la culture de leurs ancêtres : ceux qui le peuvent se font ainsi construire une maison harari, ils se font envoyer d'Harar des éléments de décoration traditionnelle, et beaucoup financent l'entretien de la maison familiale en faisant parvenir de l'argent à Harar.

Je me retrouvais donc face à la complexité d'un terrain qui combine deux réalités : la première est celle des Harari pour qui *Jugol* est inévitablement le cœur et l'âme d'Harar porteuse de leur identité – la ville nouvelle et la région d'Harar étant l'aire d'influence dominée par le noyau central qu'est *Jugol*. Cette représentation est celle des autorités – la constitution de la région réserve aux Harari les postes décisionnels – et d'une majorité de Harari rencontrés à *Jugol* ou à l'extérieur.

L'autre réalité est celle d'une ville peuplée majoritairement de non-Harari, qu'ils soient Amhara, Oromo, Guraghe ou Somali, qui ne se reconnaissent pas de la même manière dans la vieille ville. C'est la réalité d'une ville dont l'extension urbaine dépasse largement celle du centre historique, et qui se trouve à ses confins au contact d'une aire rurale à 98% peuplée d'Oromos.

Il semble falloir tenir compte dans la définition de mon terrain de ces deux réalités, celle du groupe historiquement et politiquement dominant quoique minoritaire en nombre, et celle de la réalité sociale et physique actuelle d'Harar, sans quoi je prendrais le risque de poser un regard orienté et non plus un regard de chercheur libre de toute considération politique sur mon terrain.

---

<sup>7</sup> Il existe à Addis Abeba un quartier nommé Adre Sefer, littéralement « quartier des Harari ». Il s'agit pour la plupart de commerçants du Merkato, le grand marché de la capitale.